



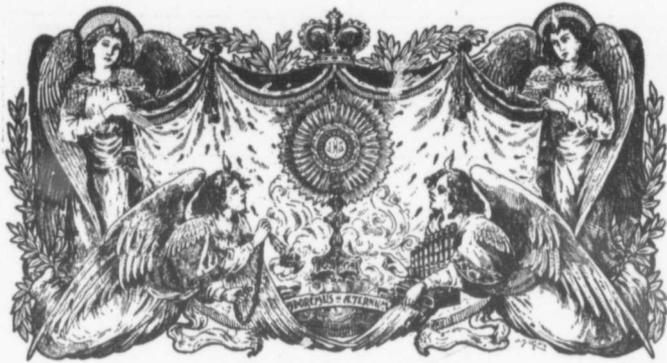
JESUS CHEZ MARTHE ET MARIE
D'après le tableau de Dietrich

Un
Les
Et
Et

Ora
Et,
A r
Et

Ma
Pas
Et l

Sur
Et c
Le s



L'ORAGE

Un coup de vent soudain... le ciel noir... les flots blancs...
Les vagues se creusant et roulant sous l'écume...
Et la barque, au hasard bondissant dans la brume...
Et l'angoisse étreignant les matelots tremblants...

Orage au fond du cœur, désespoirs accablants...
Et, là haut, dans la nuit, pas un feu qui s'allume...
A résister au flot la vigueur se consume,
Et le ciel est peuplé de fantômes troublants.

Mais voilà ! tout à coup, une ombre éblouissante
Passe... la mer au loin s'apaise, caressante ;
Et le flot vient mourir sur les pieds de Jésus.

Sur le communiant passe aussi l'ombre amie,
Et c'est pour l'affligé l'heure de l'accalmie,
Le sourire des flots et l'azur au-dessus.

A. BROU





PENSÉE DOMINANTE

Pour le Mois de Juin 1903

Nos devoirs
envers la sainte Eucharistie :

La Visiter.



VISITER ceux qu'on aime, c'est le premier devoir de l'amitié, parce qu'il prouve l'amour, l'entretien et l'affermissement.

Nous devons visiter l'Ami divin du Tabernacle pour lui prouver notre affection, qui lui est due à tant de titres.

Il l'attend de nous, cette marque d'amitié, car au Saint Sacrement, Il est aussi vraiment Homme qu'il est vraiment Dieu ; et comme homme, Il désire recevoir tous les témoignages de l'amour humain. Or, un des plus spontanés et des plus communs, c'est de se visiter mutuellement entre amis.

Ne refusons pas à Jésus-Hostie cette preuve de notre attachement. Venons souvent au pied du Tabernacle, faire goûter à son Cœur, le plus captivant et le plus sensible de tous les cœurs humains, les charmes que nous goûtons nous-mêmes lorsque nous recevons la douce visite de nos amis bien-aimés.

Ne prétendons pas aimer Jésus si nous ne Le visitons jamais. L'amour est sans doute une force unitive, mais elle n'agit que sur les cœurs qui se rapprochent.

Nous devons encore visiter Jésus-Hostie pour entre-

tenir notre amour envers Lui.

Entretenir l'amour, c'est l'alimenter et le nourrir, c'est-à-dire le mettre fréquemment en présence et en possession de celui que nous aimons. Nous visiterons donc Notre-Seigneur au Saint Sacrement, afin de donner la vie à notre amour, délicate petite fleur qui se voit condamnée à perdre ses couleurs et sa vie, dès qu'elle est privée des chauds rayons du Soleil Eucharistique.

Il est, dit-on, des oiseaux qui ne chantent que lorsqu'ils sont comme grisés par les feux d'un soleil éclatant. Jamais ils ne se font entendre sous un ciel sombre. Il semble qu'ils ont alors oublié leur art instinctif.

Notre cœur ressemble à ces charmants petits êtres, il ne chante amour et ne se souvient de son art que lorsque les feux divins de son Soleil, Jésus-Hostie, l'échauffent et l'enivrent.

Nos visites à Jésus-Eucharistie affermiront encore notre amour pour Lui.

Jésus est l'Ami infiniment parfait, infiniment aimable, et qui ne fait que gagner à être connu davantage. Plus donc nous le visiterons, plus aussi nous sentirons nos cœurs s'éprendre de cette perfection et de cette amabilité.

Du reste visiter Jésus-Hostie, c'est se mettre en contact avec le grand Foyer d'amour divin, prêté par le Ciel à la terre. Nous serait-il possible d'approcher souvent nos cœurs de ce Foyer divin sans nous sentir atteints peu à peu par son ardeur ineffable ?

Ce que le bois est pour le feu, notre cœur l'est pour Dieu. De même que le bois doit être jeté dans la flamme pour devenir feu lui-même, ainsi faut-il jeter notre cœur en Dieu, qui "est amour," pour qu'il devienne lui-même amour. Mais, après la Communion, il n'est pas de moyen plus efficace de jeter ainsi notre cœur en Dieu, que de le mettre en contact avec l'adorable Mystère, dans nos visites au Tabernacle.

Qu'il est ferme et inébranlable, l'amour ainsi allumé au feu de l'amour immuable de Dieu même, brûlant ici-bas dans l'Eucharistie ! Aussi voyons-nous tous les saints et les martyrs aller puiser au contact du Dieu-Hostie cet amour, qui les rendait fermes et courageux dans la souffrance et l'épreuve, héroïques dans les tourments et la mort.

O mon Sauveur, je comprends maintenant pourquoi vous vous plaigniez si douloureusement, à votre bienheureuse servante de Paray, "d'être abandonné et délaissé au Saint Sacrement." C'est que, quand on vous y abandonne, qu'on ne vous y visite plus, on cesse de vous aimer, et que n'être pas aimé des hommes, c'est pour vous la douleur dès douleurs !

Multiplions donc nos visites au Très Saint Sacrement, puisqu'elles contentent l'amour de Jésus-Hostie pour nous, et que notre amour pour Lui ne vit qu'en languissant, quand il ne meurt pas en oubliant.

F. G.

O Salutaris. — En 1862, Mlle Emilie Whateley ne connaissait l'Eglise romaine que par ses préjugés de secte. Une de ses amies, fervente catholique, Mlle D..., voulut un jour lui faire voir une procession du Saint Sacrement. Elle l'invita même à chanter l'*O Salutaris* avant la bénédiction du Saint Sacrement que le vénérable curé de Meudon allait donner du haut de l'un des repositoires. Mlle Whateley était ce jour-là en proie à une profonde tristesse, elle venait d'être cruellement atteinte dans ses espérances et son amitié la plus chère. "Cette fête, écrit-elle, se changeait pour moi en supplice... L'éclat du soleil blessait ma douleur, qui aurait voulu se voiler de l'ombre d'un tombeau ; je chantai cet *O Salutaris* d'une voix émue et vibrante ; c'était un cri d'appel jeté à une puissance inconnue, car je ne croyais pas à la présence réelle. Après la bénédiction, la foule nous séparant de l'autel, nous approchions difficilement ; au moment où nous arrivions, le prêtre se remettant en marche, mon amie s'élança vivement ; le bon curé s'arrête ; elle s'agenouille et me fait signe d'en faire autant ; je résiste et reste debout. Alors elle se relève, me prend par la main et me force à me prosterner. Le prêtre, comprenant peut-être le désir de Mlle D..., va droit à moi et pose le Saint Sacrement sur ma tête. Ce que j'ai senti à ce moment ne peut se rendre par la parole. J'ai cru à l'amour de Notre-Seigneur pour ma pauvre âme, et renfermant en moi la découverte de cette merveille, je sentis le besoin de me réfugier dans la solitude et de me dérober à tous les regards."



Pot
pas
dre
fair
inv
leur
tem
Egl
tenc
fête
fléci
O
reuz
chré
chaq
Ang
souc
était
inté
ouv
pabl
tion
jour
nion
Pe
moy



Assistons au Saint Sacrifice

CEUX qui n'ont que du dégoût pour assister à la sainte messe, invoquent de nombreux prétextes pour excuser leur tiédeur. Vous les verrez absorbés par leurs affaires, tout pleins de sollicitude et de zèle pour avancer de misérables intérêts. Pour ces intérêts-là toute fatigue est légère, et il n'y a pas de difficulté qui retienne. Au contraire, pour entendre la messe, qui est la plus importante de toutes les affaires, vous les verrez pleins de froideur et de paresse, invoquant cent excuses frivoles : leurs nombreux soucis, leur faible santé, les embarras de famille, le manque de temps et l'excès des occupations. En somme, si la sainte Eglise ne les obligeait sous peine de péché grave à entendre la messe au moins les dimanches et les jours de fête, Dieu sait si jamais ils visiteraient une église ou fléchiraient le genou devant un autel !

O honte ! ô profonde misère de notre temps ! Malheureux ! que nous sommes loin de la ferveur des premiers chrétiens qui, comme nous l'avons déjà dit, assistaient chaque jour à la sainte messe et y recevaient le Pain des Anges ! Pourtant ils ne manquaient pas d'affaires, de soucis et d'occupations. Mais la messe elle-même leur était un secours pour mener à bien leurs affaires et leurs intérêts temporels et spirituels. Monde aveugle ! quand ouvriras-tu les yeux pour reconnaître une illusion si palpable ? Allons ! réveillons-nous tous. Et que notre dévotion la plus chère et la plus aimée soit d'assister chaque jour à la sainte messe et d'y faire au moins la communion spirituelle.

Pour obtenir un si saint résultat, je ne trouve pas de moyen plus efficace que l'exemple, car c'est une maxime

certaine que tous *vivimus ab exemplo* : c'est-à-dire que tout ce que nous voyons faire à nos semblables nous devient aisé et facile. Ne pourras-tu pas faire, se disait saint Augustin, ce que font ceux-ci ou celles-là ? *Tu non poteris quod isti et istæ ?*

Les exemples des grands font ordinairement beaucoup plus d'impression que la piété même extraordinaire des simples particuliers, selon l'axiome vulgaire : " A l'exemple du Roi se conforme la terre." *Regis ad exemplum totus componitur orbis.*

Or, qu'elle serait longue la liste que je pourrais dresser, pour animer à suivre leur exemple, des rois qui assistaient chaque jour à la Messe ? Nous en citerons rapidement quelques-uns. Constantin le Grand non seulement entendait chaque jour la Messe dans son palais, mais quand il partait en quelque expédition, au milieu des fracas de la guerre et du bruit des armes, il se faisait accompagner d'un autel portatif et y faisait tous les jours célébrer, et par ce moyen il remporta des victoires éclatantes. L'empereur Lothaire observait toujours la même pratique. En temps de paix comme en temps de guerre, il voulait entendre chaque jour trois messes. Le pieux roi d'Angleterre Henri III entendait également chaque jour trois messes, à la grande édification de toute sa cour.

Aussi il fut récompensé par le Seigneur, même en ce monde, par un heureux règne de cinquante-six ans.

S. LÉONARD.



Pendant la guerre de Vendée, à la bataille de Bressuire, le 2 mai 1763, un paysan de Saint-Christophe nommé Guillon, malgré ses vingt-deux blessures ruisselantes, continuait à se battre avec une fourche.

— " Rends-toi," lui crient les assaillants.

— " *Rendez-moi mon Dieu,*" réplique l'héroïque chrétien.

Et en prononçant ces paroles, il tombe, frappé à mort.

La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du "Petit Messager" sera célébrée le Jeudi, 16 juillet, à 6 heures, dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.



bord
La
et l'e
mais
mass
proci
serra
comi
porcl
Da
d'un
phèn
de pe
traité
passa
dégou
L'e
plus



L'Enfant de Chœur.



'ÉTAIT le soir de sa première communion. Il était bien heureux, le petit enfant de chœur.

Après les vêpres, il avait été là-bas, à l'autre bout de la ville, porter un rayon de sa joie dans la mansarde de la grand-mère qui, toute la journée, avait égrené pour lui son chapelet, et reproché à ses vieilles jambes de ne pouvoir plus la porter jusqu'à l'église.

Maintenant, il revenait alerte, l'âme épanouie, souriant, éprouvant comme un besoin impérieux et doux d'épancher au dehors le trop plein d'allégresse qui débordait de son cœur.

La nuit tombait, les rues peu à peu se faisaient sombres, et l'enfant se hâtait vers le logis paternel. C'était là, une maison étroite et basse, à deux pas de l'église dont la masse imposante se profilait dans le ciel. Comme il approchait, l'enfant s'arrêta brusquement. Son cœur se serra, sa physionomie s'assombrit, toute sa joie disparut comme un songe. Lentement il alla s'asseoir sous le porche, laissa retomber sa tête sur ses genoux et pleura !...

Dans sa petite maison se faisaient entendre les éclats d'une voix avinée. Des expressions de colère, des blasphèmes troublaient le grand silence de la nuit. Des coups de poing furieux ébranlaient les meubles, la vaisselle maltraitée tintait son glas avec des notes fausses, et les rares passants laissaient tomber de leurs lèvres une parole de dégoût ou bien un ricanement moqueur.

L'enfant entendait tout cela, et ses larmes coulaient plus pressées, et un affreux mélange d'amertume et de

dégoût gonflait son pauvre petit cœur. C'était pour lui l'enfer après le ciel, et son âme sortait toute meurtrie de cette chute douloureuse.

Son père était un de ces êtres tout à fait avilis chez lesquels on ne distingue plus que les ignobles penchants de la brute. Ouvrier habile, il aurait pu vivre avec sa femme et son enfant dans une honnête aisance ; mais son travail à peu près unique consistait à noyer sa raison dans d'innombrables verres de liqueurs frelatées. Sa femme offrait avec lui le contraste le plus frappant. Aussi laborieuse qu'il était paresseux, aussi économe qu'il était prodigue, aussi religieuse qu'il était impie, aussi douce qu'il était brutal, elle avait vécu dans ce tête-à-tête sans rien perdre des délicatesses de son âme. Sa patiente dignité, qui ne se démentait en aucune circonstance, avait inspiré à son mari un sentiment bien étrange dans une pareille nature, *le respect* ; et jamais dans ses colères, dans l'exaltation de l'ivresse, il ne s'oubliait jusqu'à la frapper. Elle travaillait, la douce créature ! Le pain qui la nourrissait, elle et son enfant, était le prix de son labeur. Il lui avait fallu, il lui fallait encore chaque jour des prodiges de sollicitude pour soustraire son cher fils à l'influence pernicieuse des exemples paternels. Grâce à l'énergie avec laquelle cette mère vraiment chrétienne avait défendu son âme, il allait à l'école des Frères, et, malgré quelques protestations du père, qui se traduisaient de loin en loin par des injures à l'adresse des prêtres, il servait la messe tous les matins. C'était pour sa mère le plus doux des spectacles que de le contempler balançant l'encensoir, ou d'entendre les gazouillements de sa voix monter du fond de la nef. Le jour de sa première communion, avec quelle joie religieuse elle fixait des regards ravis sur ce fils bien-aimé qui était *là-haut* le *premier*, le plus *proche* de l'autel !

Pendant ce temps d'ineffables délices, dans quelque cabaret borgne, le père buvait. Il blasphémait le Dieu qui se donnait à son fils et prédisait l'heure prochaine où les patriotes descendraient dans les églises sur les débris des autels à *jamais* renversés.

C'était dans cet état qu'il était rentré, la tête montée, et proférait à haute voix ses menaçantes imprécations.

Le cher petit communiant, après la visite faite à sa res-

pe
en
n'o
l'é
vic
] seu
il p
pri
sai
de
] lui,
ven
une
deu
U
dav
mai
pre
Sau
spo
vers
L
paï
se r
cut
épo
forc
faib
tait
L
de s
bran
Sa n
jailli
M
auto
de s
meu
tena
pour

pectable aïeule, revenait heureux de sa journée ; mais, entendant les éclats terribles de la voix paternelle, il n'osa pas rentrer au logis, et prit le parti de retourner à l'église dont il ouvrit une des portes avec la clef de service qu'il avait conservée par mégarde dans sa poche.

Les vagues lueurs de la lampe du sanctuaire éclairaient seules le saint lieu, mais l'enfant n'avait pas peur ; n'était-il pas dans la maison du bon Dieu ? Après une fervente prière devant le tabernacle, il se dirigea vers l'autel de la sainte Vierge et s'y endormit, doucement étendu au pied de sa gracieuse image.

Tout à coup un bruit insolite le réveille : en face de lui, par un vitrail brisé, entrent de grandes bouffées d'un vent froid, et là-haut, devant le grand autel, il aperçoit une ombre vague debout, et distingue en même temps deux bras étendus vers le tabernacle.

Un voleur ! pense l'enfant ; mais au lieu de se cacher davantage, songeant que ce malfaiteur va saisir de ses mains criminelles le ciboire où fut puisée l'Hostie de sa première communion et profaner le Corps adorable du Sauveur, obéissant sans plus de réflexion au mouvement spontané de sa ferveur, il se lève et vaillamment se dirige vers l'autel.

Les craquements de la porte du tabernacle qui se rompaient couvrirent le bruit de ses pas ; mais quand le voleur se retourna, tenant dans ses mains le ciboire d'or, il aperçut l'enfant debout sur les premiers degrés et recula épouvanté. D'un bond, avec un cri inexprimable et une force surhumaine, le petit s'élança sur lui et noua ses faibles doigts autour du ciboire dont la profanation exaltait sa foi.

Le bandit, que son trouble et l'obscurité empêchaient de se rendre compte de la faiblesse de son adversaire, brandit le ciseau qui lui avait servi à briser le tabernacle. Sa main s'abattit et, du front de l'enfant, un flot de sang jaillit par une profonde blessure.

Mais les mains de nouveau *Tarcisius* s'étaient crispées autour du ciboire : et, pendant que son meurtrier, effrayé de son nouveau crime, disparaissait dans l'ombre, il demeura un instant debout, puis s'affaissa au pied de l'autel, tenant toujours serré contre sa poitrine le cher trésor pour lequel il avait donné sa vie !...

Le lendemain, le premier prêtre qui entra dans l'église le trouva étendu, immobile, souriant, et les doigts raidis autour du ciboire. Autour de sa tête une large tache de sang s'arrondissait comme une auréole. Ce tabernacle défoncé, ce vitrail descellé indiquaient assez clairement quel drame s'était joué dans l'église.

En apprenant ce sacrilège forfait et ce trépas sublime, l'émotion fut immense dans la ville entière. Pendant tout le jour elle défila devant le lit où l'héroïque victime gisait inanimée dans ses habits de fête ; son affreuse blessure disparaissait sous les fleurs. Ses funérailles furent des plus touchantes. Les premiers communiant se relayaient pour porter le cercueil de leur ami, devant lequel marchaient, comme un chœur d'anges, les jeunes filles de la Première Communion en voiles blancs et les mains pleines de fleurs. Les plus nobles dames de la ville se pressaient sympathiques autour de la pauvre mère qui, toujours admirable, semblait entrevoir, même au milieu de ses larmes, la gloire dont jouissait son enfant ! Le père marchait le front bas, anéanti, les jambes chancelantes. Au moment terrible où la bière descendit, dans la tombe, un cri rauque sortit de sa poitrine et il s'affaissa anéanti. Quand il se releva, ce n'était plus le même homme ; sa conversion fut entière et durable. Du haut du ciel son petit ange veillait sur lui !

Un homme qui a toujours vécu et qui est mort dans la prospérité, est *un sot dont la Providence n'a su que faire.*

Un grand capitaine aimait à dire : " On ne s'appuie que sur ce qui résiste." C'est aussi le principe de la conduite divine : l'homme ne vaut qu'en proportion de ce qu'il a su *souffrir*, comme la lame de l'épée ne vaut qu'en proportion de la trempe qu'elle a subie.

Qu'importe la croix sur les épaules quand l'Eucharistie est dans le cœur !..

MGR. MERMILLOD.

va:
la
me
lev
éta
vai
for
ma
le :
bri
ren
nac
ren
vai
titu
sac
tou
que
qu'
tab
voi
tou
sou
ma
il c
de :
fais
lui-
s'ap
joie
le t

Les Franciscains de Gaëte.

L'AN 1222, dans la ville de Gaëte, deux frères lais, religieux de l'ordre de Saint-François d'Assise, s'étaient mis en route de grand matin, pour aller faire la quête. On sait que cet ordre essentiellement pauvre, et uniquement occupé du service de Dieu et du prochain, ne vit que d'aumônes. Les bons frères, retenus plus longtemps qu'ils ne l'avaient pensé, revinrent si tard qu'ils ne purent assister à la sainte messe, ni faire la communion avec les autres membres de la communauté. Or c'était le jeudi-saint. A leur retour il était l'heure du dîner et la communauté était déjà réunie au réfectoire. Les deux quêteurs devaient eux-mêmes avoir grand besoin de réparer leurs forces, en allant prendre leur part de ce frugal repas ; mais une seule préoccupation assaillait leurs âmes, c'était le regret d'avoir manqué la sainte communion. Le cœur brisé de douleur, au lieu de se rendre au réfectoire, ils se rendirent à la chapelle, et là, prosternés devant le tabernacle, avec des gémissements et des larmes, ils témoignèrent à Notre-Seigneur le profond chagrin qu'ils éprouvaient de se voir privés, en ce jour anniversaire de l'institution de l'Eucharistie, de la participation à cet auguste sacrement. Cette foi vive, cette sincère douleur, devaient toucher le cœur du Dieu d'amour, qui ne désire rien tant que de se communiquer aux âmes bien disposées. Tandis qu'ils contemplaient, les yeux baignés de larmes, le divin tabernacle où était renfermé l'unique objet de leurs vœux, voilà, ô prodige ! que la porte de ce tabernacle s'ouvre tout à coup ; et que Jésus-Christ lui-même leur apparaît sous la figure d'un jeune homme, plein de douceur et de majesté, et tel enfin qu'il devait être lorsqu'à pareil jour il communia ses apôtres de sa propre main ; ou que, peu de jours après, il consola les pèlerins d'Emmaüs, en se faisant reconnaître dans la fraction du pain. Prenant alors lui-même deux Hosties dans le ciboire, le divin Sauveur s'approcha des deux religieux, ravis d'admiration et de joie, et leur distribua le pain céleste, puis il rentra dans le tabernacle. Il ne fut pas possible de les taxer d'hallu-

ciation : le Sauveur avait laissé sur les marches de l'autel les traces de ses pieds, pour preuve de sa divine présence et de sa merveilleuse apparition. On a recouvert d'un grillage de fer ces traces miraculeuses qui attestent



un si grand acte de condescendance et de bonté de la part de Notre-Seigneur, envers ces pieux frères, récompensés, au delà de toute attente, de leur foi et de leur amour envers le Saint Sacrement de l'autel.

Le Voile de Marie-Madeleine

“ Jésus entra chez Simon le pharisien,
et se mit à table. — Or une pécheresse
vint, portant du parfum précieux...”
(Luc VII 36-37.)

La salle obscure et fraîche, aux somptueux lambris
Chez Simon s'apprête, amicale.
Foulant le marbre pur jonché de blancs iris,
Après l'ablution légale,
Les Pharisiens, pieds nus, en robe aux franges d'or,
Entrent solennels et superbes ;
Puis, avant le festin, se purifient encor.
On sert, sur d'odorantes herbes
De frais poissons du lac, de fines chairs d'oiseau :
Le vin clair du Liban pétille
Dans les coupes d'argent que fouilla le ciseau.
De la voûte, à travers la grille
Le soleil, se jouant, lance un rayon furtif
Sur les bagues étincelantes,
Sur les pourpres bandeaux, chers à l'orgueil du Juif.
On cause : en paroles traînantes,
Le vieux Nathan répond sur un cas rituel.
— “ Il s'agit d'une pécheresse
Qui, ce matin, sans voile, approcha de l'autel :
Je la chassai, non sans rudesse.....
— Au temple elle portait, en humble et riche don
Un nard très fin,.... triste, honteuse.....?
— J'estime, a dit le Sage, un intègre renom
Plus qu'une onction précieuse.....”

* * *

Sur le seuil, dans un flot de lumière,
Apparaît l'Homme tendre au pécheur ;
Son beau front est grave, sans raideur.
Il bénit la table hospitalière ;
Il prend place. Il écoute en silence.
Près de lui, deux pauvres artisans,
Que saluent de regards méprisants
Les Rabbis tout pétris d'arrogance.

Comme un sinistre flot
Sous la sauvage houle,
J'entends frémer la foule
Un cri rude — un sanglot !
“ Femmes, lapidez-la ! ... ”
C'est l'ardente huée
Sur la prostituée
Celle de Magdala.
Le front nu, les bras nus,
Elle entre, toute blonde,
Et cette femme immonde
Accourt droit à Jésus.....
— “ Ton cœur aima beaucoup
Femme : je te pardonne.” —
Le front impur rayonne
Sous ce regard si doux.

* *

Jésus brisait ainsi l'orgueil pharisaïque
Et Madeleine allait joyeuse, humble, pudique.
Or, sortant de la salle, en un passage étroit
Deux femmes de rabbis se la montrent du doigt :
— “ Sans voile !... ”

Tout à l'heure, aux genoux du Bon Maître,
— Elle oubliait sa honte en se sentant renaître ;
Mais ici !.... cet œil froid !.... Tout l'ignoble passé
Tressaille en elle ; et, comme un fauve pourchassé,
Haletante, elle fuit... “ Sus à la pécheresse !... ”
...Mais une main l'arrête, un geste de caresse :
“ Prends ce voile, ma sœur, que Salomé te tend.
J'aime Jésus. Je suis la fille de Nathan.”

* *

Chrétien de doctrine sévère,
Trop souvent peut-être, à ton gré,
Un chrétien, ton voisin, ton frère,
S'approche du banquet sacré ?
Pense alors que le Seigneur l'aime :
Ne blâme point sa piété :
Sur ses péchés jette toi-même
Le voile de la charité.

J. B.



SUJETS D'ADORATION

A L'USAGE DES

Agréés de la Congrégation du T. S. Sacrement

LA VISITATION

(Fête le 2 Juillet.)

I. — Adoration.

“ *Exurgens autem Maria, abiit in montana cum festinatione.* Marie se levant, s'en alla en toute hâte sur les montagnes d'Hébron.”

1. Marie a été revêtue du titre auguste de Mère de Dieu, elle porte Jésus dans son sein, et, au nom de toutes les créatures, elle lui offre des adorations parfaites.

Je vous adore, ô Jésus, Verbe incarné, vivant en Marie ; j'adore votre divinité qui se plaît à demeurer neuf mois cachée dans ce tabernacle silencieux et pur ; j'adore votre humanité sainte, votre corps, votre âme, votre cœur qui brûle déjà du désir de faire du bien, de se donner, et qui vous pousse à aller sanctifier votre Précurseur.

2. Jésus, c'est vous-même qui conduisez votre sainte mère sur le mont Hébron, c'est vous qui éclairez Elisabeth et faites tressaillir l'enfant qu'elle porte dans son sein, c'est vous qui parlez par la bouche de Marie, qui déliez la langue de Zacharie, et la sainte Vierge peut dire de vous ce que vous direz un jour de votre Père : “ Celui qui demeure en moi fait toutes mes œuvres.”

3. Ce mystère de la Visitation, Jésus, vous le renouvez tous les jours dans votre vie sacramentelle. J'adore sous le blanc voile de l'Hostie comme en Marie votre présence réelle et vivante : vous y êtes, quoique caché. C'est un voile impénétrable à l'œil de la raison ; mais vous y

êtes ! Et pour le regard de la foi, de la pureté et de l'amour, que vous y êtes transparent !

4. Et ce voile des saintes espèces vous donne à nous, ô Jésus, comme Marie encore, pour nous sanctifier ; il n'a d'autre raison d'être que de vous communiquer à nous d'une manière si sensible, si évidente que nous ne puissions douter de votre venue.

Je vous adore donc, ô Jésus, présent, vivant, agissant, donné en l'Eucharistie comme en Marie. Je vous adore en union avec Marie votre divine Mère, avec Elisabeth, Jean-Baptiste, et avec les anges qui formaient le cortège de Marie ; avec eux et par eux, je vous chante et vous acclame dans la joie d'une certitude absolue touchant votre présence au Saint Sacrement et dans l'allégresse d'un amour qui vous possède enfin !

II. — Action de grâces.

*“ Unde hoc mihi ut veniat Mater Domini mei ad me ?
D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Dieu vienne à moi ? ”*

En ce mystère, comme en tous les autres, tout ce que vous faites, ô Jésus, nous étant grâce et profit, réclame notre reconnaissance.

1. La Visitation, c'est la première effusion au dehors des grâces du Verbe incarné, c'est le premier rayonnement de ce divin soleil de Justice à travers le nuage qui le recouvre ; Vous vous donnez alors, ô Jésus, avec une si ardente spontanéité, de si délicates prévenances, tant d'amoureux empressément à Elisabeth et à Jean-Baptiste !

2. C'est encore ainsi que vous faites, bon Sauveur ! Je l'ai vu au jour de ma première communion ! Je le vois toutes les fois que vous renouvez votre venue en moi ! C'est alors qu'on peut dire que vous passez en faisant le bien *“ pertransiit benefaciendo ”* : Bénissant et transformant tout sur votre passage, l'esprit que vous éclairez, le cœur que vous embrasez, l'imagination que vous purifiez, la mémoire où vous gravez votre nom en traits indélébiles, vous parcourez toutes les provinces de ce royaume intime qui a nom “ nous-mêmes, ” répandant sur tout notre être vos bienfaits à pleines mains.

3. Mais il y a une autre visitation, ô Jésus, où éclate surtout votre amour !

De même que vous avez inspiré à Marie le voyage que vous ne pouviez entreprendre vous-même à Hébron,

vous inspirez à vos dévoués ministres de vous porter vers ceux qui ne peuvent venir vers vous.

Tous les jours, nous vous voyons sortir de votre Tabernacle, et, porté par le prêtre qui marche aussi quelquefois en grande hâte, *cum festinatione*, vous vous rendez là où on vous demande, là où vous pouvez faire du bien, là où il y a des misères à consoler et à bénir, un courage à fortifier, une agonie à supporter, une épreuve à subir ! Alors le pauvre malade dirait volontiers comme Elisabeth : *Unde hoc mihi ?* D'où me vient tant de bonté ?

Ce à quoi le prêtre pourrait répondre comme Marie : *Magnificat anima mea Dominum* : C'est un effet de l'amour de Dieu seul, aussi devez-vous le remercier, et bénir sa toute puissance bienfaisante qui a fait en vous de grandes choses, *quia fecit mihi magna*.

III. — Réparation.

“ Erant autem justi ambo ante Deum ! Ils étaient justes l'un et l'autre devant Dieu ! ”

1. Par la manière dont ils reçurent la visite de leur Dieu et Seigneur, caché mais vivant en Marie, Elisabeth et Zacharie réparent pour tous les péchés qui se commettent à l'occasion des visites que Jésus a daigné faire depuis aux hommes.

Elisabeth et Zacharie goûtèrent le bonheur et retirèrent en tous les fruits de votre visite, ô Jésus, parce qu'ils étaient purs.

2. Mais la multitude, mais les habitants d'Hébron ! Comment accueillirent-ils votre passage ? Avec indifférence, froideur, peut-être même injurièrent-ils votre humble mère ! votre pauvre père !

Et aujourd'hui, comment est-elle reçue cette visite que vous étendez à toutes les cités, à toutes les plages, à toutes les âmes par votre Eucharistie ?

La foule vous accueille avec indifférence encore, avec froideur, plus que cela, elle ose vous insulter en face, vous blasphémer, vous profaner. Que de traits de ces infamies l'on pourrait citer, tous plus effrayants les uns que les autres !

3. Nous-mêmes quand vous venez à nous, bon Sauveur, comment vous accueillons-nous ? Hélas ! que sont nos communions ? nos actions de grâces ? Tiédeur, distractions, ennui parfois et dégoût. — Jésus, vous êtes en nous et nous ne pensons même pas à vous !

4. D'où cela vient-il ?

C'est que nous ne travaillons pas avec assez de soin à nous purifier du péché ; c'est que nous ne possédons pas assez les sentiments des hôtes de Jésus à Hébron. Souvenons-nous que c'est la charité de Jésus pour Jean qui l'attire à Hébron ; c'est la charité de Marie pour Elisabeth qui la porte à ce pénible voyage ; et Elisabeth et Zacharie vivaient dans une union parfaite. Jamais la lumière du regard de Jésus, ni la douceur de sa parole, ni la tendresse de son cœur ne se répandront pour la réjouir et lui faire fête, dans une âme que n'aura pas pacifié et alimenté la charité fraternelle.

Réparons avec Marie pour la manière dont nous recevons son Fils. Purifions-nous avec plus de soin, nous efforçant d'aimer Dieu plus que tout, et notre prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu.

VI. — Prière.

“ Mansit Maria cum illa quasi mensibus tribus : Marie demeura environ trois mois avec Elisabeth.”

1. Marie demeura trois mois avec sa cousine, inondant de joie et de paix divine toute la maison de Zacharie, comblant ses hôtes des dons de Dieu, partageant avec eux le bonheur qu'elle goûtait à posséder en elle son Dieu et son Sauveur.

2. Elles sont privilégiées, les âmes fidèles qui attirent les visites de Marie et reçoivent par elle et comme elle leur Seigneur Dieu. Mais plus heureuses sont celles qui, à l'imitation de leur Mère du ciel, deviennent des anges de bienfaisance et de consolation. La très sainte Vierge, remplie du Dieu qui l'inonde de grâces, répand sur son passage une rosée de bienfaits. C'est ainsi que nous-mêmes, après avoir mangé le Pain du ciel, nous devons répandre autour de nous par nos exemples les bienfaits de la charité, de l'amour, des bonnes œuvres.

3. Jésus, nous vous demandons par l'intercession de votre sainte Mère, un peu de la charité, de l'amour pour le prochain qui remplissait son cœur ; donnez-nous un amour véritable pour eux, un amour qui nous fasse rechercher avant tout leurs intérêts spirituels, qui nous porte à mettre tous nos soins à les disposer à la première et à la dernière visite que vous daignerez leur faire dans votre miséricorde.

H. B.



Crétin de Soleil !...



IX heures du matin. — L'aurore aux doigts de rose, en pénétrant doucement dans la chambre à coucher de l'ami Flamboyard, n'a pu apercevoir que la fine pointe de son bonnet de coton. Le gros homme, encore plongé dans un sommeil profond, ne révèle sa présence que par le rythme harmonieux et cadencé de sa respiration. La courte-pointe, qui dessine la rondeur énorme de sa bedaine, s'élève et s'abaisse doucement. — Cléricaux, mes amis, ne réveillez pas le loup qui dort.

Six heures et demie. — Flamboyard ouvre un œil.

Sept heures. — Il se lève.

Mais, que fait-il donc ? D'habitude, il extirpe péniblement un bras, puis une jambe, puis l'autre bras, puis son ventre.

Aujourd'hui, il s'est levé d'un bond, bond formidable, qui a ébranlé le parquet et fait trembler la maison !

Le voilà à la fenêtre, qu'il ouvre toute grande ; ses petits yeux qui clignotent sous la lumière crue du jour, regardant à droite, à gauche, en l'air.

— Baromètre en déroute ! vent dans le trou à l'eau ! ciel noir comme la robe d'un calotin ! chic ! veine ! bœuf !!!

Huit heures. — Flamboyard, aussi alertement que le lui a permis la patte énorme qui lui sert de main, a pris ses habits : pantalon dans lequel on pourrait loger deux piliers de cathédrale ; veston truculent et souliers qui sont certainement d'anciens transatlantiques désaffectés.

Le gros homme, à cette heure, est debout sur le seuil de son magasin ; ses deux pouces sont allés, sous l'aisselle, chercher le bord crasseux du gilet : son regard parcourt avec une allégresse qui ne se contient pas l'immensité orageuse des cieux ; un sourire large comme le cratère de l'Étna fend sa bouche jusqu'aux oreilles ; à

chaque minute, ses lèvres laissent échapper ces mots joyeux : " Finie, fichue, ratiboisée, leur Fête-Dieu ! "

Neuf heures. — Une éclaircie.
Le front de Flamboyard se rembrunit.



Eh bien ! il ne faudrait plus que ça ! Voilà huit jours qu'il consulte le baromètre et feuillette l'almanach ; ce matin encore tout pronostiquait une de ces journées torren-
rentielles où on ne

met-
trait
pas un
chat
de-
hors,
et le
temps
se re-
met-
trait
au
beau !

Et
les clé-
ricaux
pour-
raient
faire
leur

procession, avec son cortège habituel de chants, de fleurs, de guirlandes, de reposoirs ! avec leurs longues et gracieuses théories d'enfants et de jeunes filles vêtues de blanc ! avec surtout leurs files interminables d'hommes qui suivent le dais, tête nue, en chantant leur *Credo* !

Et lui, qui se réjouissait de voir la procession empê-

ch

leurs
outr
O,
boya

chée ! Misère de misère !

Dix heures. — Une petite pluie commence à tomber.
Flamboyard renaît à l'espoir.



leurs guirlandes ! en vérité, ces cléricaux sont d'une outrecuidance !

Onze heures. — La pluie redouble et la joie de Flamboyard aussi.

— Allons ! allons ! ça va bien ! Mince de bénédiction !
Si ça continue, ça sera du joli !

Les gens d'en face se sont arrêtés.

Deux bonnes femmes passent sous leurs parapluies ; l'une d'elles dit : " Ma chère amie, depuis trente ans que je suis sur la paroisse, la procession est toujours sortie, vous verrez qu'elle sortira ! "

— Sortira pas ! ricane Flamboyard.

Pourtant les charpentiers, qui là-bas, sur le perron de la cathédrale, bâtissent un reposoir monumental, travaillent toujours... Flamboyard fait un mot : " Caractères bien trempés ! " dit-il.

Et il rit aux éclats.

Midi. — C'est fini.

La pluie tombe à torrents ; il fait un vent à décorner les bœufs ; c'est un véritable désastre.

Les charpentiers eux-mêmes sont partis, officiellement congédiés par l'autorité ecclésiastique.

Le spectacle d'ailleurs est navant ; ici des bouts de guirlandes s'effeuillant sous les coups de l'ouragan ; là des oriflammes qui pendent misérablement, loques ruiselantes et déteintes, lambeaux piteux de préparatifs splendides !...

Flamboyard exulte.

Le gros homme n'a pas un mouvement de pitié pour tout ce travail perdu, pour toutes ces espérances déçues, pour toutes ces joies troublées. Le cadavre d'un ennemi sent toujours bon ! et Flamboyard reste sur le champ de bataille, comme un chef victorieux qui promène orgueilleusement ses regards sur les corps affreusement mutilés de ses adversaires.

Deux heures. — La pluie cesse un peu. Le perruquier d'à côté en profite pour fermer sa boutique et décrocher ses petits plats de cuivre bosselés et ternis.

— Eh bien ! voisin, lui crie Flamboyard, fameuse journée pour la libre-pensée !

— Je me fiche pas mal de votre libre-pensée, répond le perruquier ; l'année dernière j'avais frisé trente-deux enfants, et aujourd'hui, pas une seule coiffure !... J'y perds plus de vingt francs dans votre fameuse journée !

— Homme vénal ! murmure Flamboyard, pendant que

le voisin achève de fermer son magasin.

Quatre heures. — Eh bien ! Mâme Grandin, est-ce aujourd'hui que vous allez m'acheter ces six paires de draps ?



— Ma foi, monsieur Flamboyard, j'y comptais quasiment hier...

— Et à présent ?

— Ah bien, oui ! à présent ; c'est pas après une journée pareille...

— Comment !

— Dame, oui, comment ! si vous croyez que je suis contente !... Moi qui avais passé toute ma semaine à faire

des bouquets... J'en avais plus de deux cents, monsieur ! Et des fleurs que j'avais effeuillées pour le passage du dais !... Et les plantes que je devais louer pour les reposoirs ! Et dire que tout ça est perdu !... Elles sont joliment loin les six paires de draps, et les rideaux que je voulais vous acheter !...

— Bigre ! se dit Flamboyard.

Six heures. — Flamboyard va se mettre à table.

— Monsieur, c'est une lettre.

— Donne...

Et Flamboyard décachette l'enveloppe et lit ce qui suit :

“ Monsieur,

“ La présente est pour vous dire qu'il m'est, à mon grand regret, impossible de vous solder, fin courant, votre traite qui se monte à 1.980 francs 77 centimes. Je comptais pour vous la payer sur la journée d'aujourd'hui qui devait m'apporter de gros bénéfices. J'avais en effet plus de soixante-dix maisons à décorer, sans compter les reposoirs. C'était pour moi une affaire de plusieurs milliers de francs, et tout cela est perdu sans ressources, sans parler de mon matériel qui a été plus ou moins détérioré. A présent, je ne sais pas quand ni comment je pourrai vous payer. Faites-moi des frais si vous voulez.

“DURAND, *tapissier.*”

Et Flamboyard, le visage congestionné, les yeux injectés de fureur, se leva, serviette au menton, et tendant le poing en l'air, s'écria :

— Sale crétin de soleil, est-ce que tu n'aurais pas pu te montrer !!!

A. DELAHAYE.

Alfred de Musset, aussi grand par son génie, qu'il eût le malheur de l'être par ses fautes, écrivit sur la pensée de Dieu les beaux vers suivants :

Cependant, malgré moi, l'Infini me tourmente,
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir,
Et quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre, et pourtant de le voir.



QUE FAISONS-NOUS POUR le T. S. Sacrement. ?

Notre-Seigneur Jésus-Christ, Homme-Dieu, Fils de Dieu, à qui son Père a donné les nations en héritage, est réellement présent et vivant au milieu de nous dans le **Très Saint Sacrement.**

Le croyons-nous et y pensons-nous ?

Si nous le croyons et si nous y pensons, mettons nous nos actes en rapport avec notre foi ?

Il est dans nos églises et dans nos tabernacles.

Quand nous passons devant une église, lui envoyons-nous, du fond du cœur, un respectueux et affectueux hommage ? Entrons nous dans l'église toutes les fois que nous le pouvons ? Quand nous y entrons, l'élan de notre âme va-t-il droit au tabernacle ? Notre génuflexion montre-t-elle que nous sentons la présence du divin Maître et que nous l'adorons ?

Il s'offre, tous les matins, sur l'autel du saint Sacrifice, adorant pour nous, expiant pour nous, remerciant pour nous, intercédant pour nous. Ne nous contentons-nous pas d'assister à la Messe du dimanche, et nous associons-nous tous les jours à ce qu'il fait tous les jours pour nous ?

Il veut se donner à nous dans la sainte communion. Agissons-nous de manière à pouvoir prendre très fréquemment, quotidiennement même, s'il nous est possible, ce divin aliment de notre vie spirituelle ? Ne restons-nous pas éloignés de la table sainte, sinon par indifférence ou par tiédeur, au moins par faux respect ou par pur scrupule ? Nous rappelons-nous assez la parole de Notre-Seigneur : "Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui ?"

Nous en lui ! Lui en nous ! Quelle union ! Quel état divin ! *Y pensons-nous ?*

Il sort de son tabernacle pour nous montrer plus miséricordieusement son Sacrement d'amour et pour bénir son peuple. Il parcourt les parvis du temple ou les rues de la cité, prodiguant à tous, sur son passage, les trésors de ses grâces. Il va porter aux mourants la force dont ils ont besoin pour le dernier combat. Savons-nous reconnaître ces bienfaits en lui rendant les honneurs qui lui sont dus, en faisant partie, quand nous le pouvons, des Confréries du Très Saint Sacrement, des œuvres d'adoration diurne et nocturne et des autres œuvres qui ont sa gloire pour but ?

Roi éternel des siècles, Créateur et souverain Seigneur de toutes choses, *il devait voir l'humanité tout entière à ses pieds*. En est-il ainsi ? Non. Quels que soient ses abaissements volontaires dans l'Eucharistie, les hommes trouvent le moyen de l'humilier plus encore. Il est oublié, même par les bons, injurié par les pécheurs, les impies et les sacrilèges. Quand l'autel, où il réside, devrait être le centre de la vie des nations comme de la vie des âmes, le monde, dominé par les sectes, tend à élever devant lui un trône au roi du mal et veut donner à Satan ce qui n'appartient qu'à Dieu.

Sommes-nous vraiment contristés de cet oubli, de ce mépris, de ces injures ? Savons-nous faire des sacrifices pour les réparer ? Aimons-nous Jésus au Très Saint Sacrement en proportion de la haine dont les méchants le poursuivent ? Employons-nous notre temps, nos forces, notre intelligence, notre influence, nos ressources, à le faire aimer par nos frères, à lui rendre dans la société, comme dans les cœurs, la place à laquelle il a droit ?

Notre-Seigneur Jésus-Christ, Homme-Dieu, Fils de Dieu, à qui son Père a donné les nations en héritage, est réellement présent et vivant au milieu de nous dans le Très Saint Sacrement de l'autel.

Le croyons-nous et y pensons-nous ?

Si nous le croyons et si nous y pensons, mettons-nous nos actes en rapport avec notre foi ?



mun-di pre-ti-um, Fru-cus ven-tris ge-ne-ro-si
 mun-di pre-ti-um, Fru-cus ven-tris ge-ne-ro-si
 mun-di pre-ti-um, Fru-cus ven-tris ge-ne-ro-si
 mun-di pre-ti-um, Fru-cus ven-tris ge-ne-ro-si

Rex ef-fu-dit gen-ti-um Fru-cus ven-tris
 Rex ef-fu-dit gen-ti-um Fru-cus ven-tris
 Rex ef-fu-dit gen-ti-um Fru-cus ven-tris
 Rex ef-fu-dit gen-ti-um Fru-cus ven-tris

ge-ne-ro-si Rex ef-fu-dit gen-ti-um.
 ge-ne-ro-si Rex ef-fu-dit gen-ti-um.
 ge-ne-ro-si Rex ef-fu-dit gen-ti-um.
 ge-ne-ro-si Rex ef-fu-dit gen-ti-um

APPEL

aux amis de l'Eucharistie



C'est une grande consolation pour nous de voir le bien réalisé en si peu d'années par notre *Petit Messenger* : il à cinq ans à peine, et déjà il a conquis les sympathies de *plus de vingt mille* lecteurs.

Pourquoi cet élan spontané et universel ?

Parce que *le doigt de Dieu est là !... Jésus*, nous dit Léon XIII, veut régner dans son Eucharistie, et le *Petit Messenger* veut être son hérant et crier à tous : "*Il est là !... Adorez-Le !... Aimez-Le !... Recevez-Le !...*"

Continuons donc à répandre partout la bonne nouvelle eucharistique en recrutant de nouveaux lecteurs de notre pieuse Revue, que chacun fasse un léger effort en ce sens, et le succès, nous en sommes sûrs, dépassera les espérances.

De notre part, nous nous efforcerons d'être agréables à nos lecteurs, en rendant la rédaction aussi attrayante que nous le pourrons sans porter atteinte à son caractère de sérieux et de piété, car le vrai sérieux sait se déridier et la bonne piété n'ignore pas les sourires.

Il serait trop flatteur pour nous de reproduire les lettres de félicitations que nous recevons chaque jour ; mais nous tenons à remercier ici ces aimables correspondants des précieux encouragements qu'ils nous donnent.

Comme encouragement dans cet apostolat, voici les primes que nous offrirons pendant ce mois pour les abonnements qui nous seront envoyés :

1. Pour *chaque abonnement nouveau* ou pour *deux anciens*, nous enverrons deux jolis ostensoirs argentés ou dorés en forme de médaillon à jour et qui constitue un vrai bijou de piété.

2. Pour *cinq abonnements nouveaux*, un joli livre de prières de 300 pages, avec tranche dorée — et en plus *six* ostensoirs à jour.

Pour *cinq abonnements anciens*, le même volume, — et en plus *deux* ostensoirs à jour.

3. Pour *dix abonnements nouveaux*, un très beau livre de prières de 600 pages, relié avec tranche dorée et plats gaufrés, — et en plus *douze ostensoirs* à jour, — enfin, un abonnement gratuit au *Petit Messenger* pendant un an.

Pour *dix abonnements anciens*, le même volume, — et de plus, *quatre* ostensoirs à jour.

Comme on le voit, nous ne ménageons pas les récompenses : on comprendra par là que nous ne voulons rien épargner pour assurer la diffusion du règne eucharistique de Jésus.

Cependant nous sommes persuadés que la récompense la plus estimée de nos zélateurs et de nos lecteurs sera l'assurance que nous prions pour eux, la nuit et le jour, devant le trône où Jésus-Hostie est exposé perpétuellement, et que par leur zèle, ils attirent sur eux et sur leurs familles les plus précieuses bénédictions.

ver
vêt
L
sem
pre
l'an
C'ét
d'au
du g
Q
des
E
sou
A
sati
spéc
T
de s
sur
carn
Pi
orné
corp
naiss
soix
Et
repré
et qu
femn
d'int



L'Ouvroir du T. S. Sacrement

L nous est agréable de reproduire un extrait de chronique du *Canada* qu'une plume élégante et gracieuse a bien voulu consacrer à l'exposition annuelle de l'Ouvroir du Très Saint Sacrement, qui eut lieu le 28 et 29 Mai. Le but de cette belle œuvre est de rehausser le culte de l'Exposition perpétuelle dans notre chapelle, de venir en aide aux églises indigentes et confectionner des vêtements pour les pauvres.

Les Dames de l'Ouvroir du Très Saint Sacrement ont fait cette semaine l'exposition de leurs ouvrages. Cette exposition ne comprenait, bien entendu, que la partie artistique des travaux de l'année : les morceaux de toile, de lin ou de soie destinés au culte. C'étaient des ornements sacerdotaux et des pièces de lingerie d'autel. Ces choses se prêtent si bien aux créations les plus élevées du goût féminin !

Que de broderies scintillantes et riches étaient là, étalées entre des jardinières fleuries !

En vérité, les fleurs vivantes, sans leur parfum, n'auraient osé sourire dans le voisinage de leurs superbes rivales.

Admirable entre toutes ces choses, était l'ornement complet de satin blanc tissé, sur commande, avec les figures symboliques spéciales au culte du Saint Sacrement.

Très remarqué aussi le voile de tabernacle d'un genre si neuf, de satin blanc toujours, à lambrequin frangé d'or et rideaux tirés sur un ciel ouvert où sont finement peints de petits anges d'une carnation charmante.

Puis entr'autres pavillons de ciboire, un particulièrement exquis orné de violettes et d'épis de blé. Puis les festons si délicats des corporaux, les petites croix au centre des pales ; et les points renaissance et les dentelles diverses, toutes si parfaites, au bas des soixante surplis et des aubes.

Et songez donc que cette somme énorme de belles choses, ne représente qu'une portion de l'œuvre accomplie par ces Dames ; et que l'œuvre elle-même n'est que le fruit des loisirs de quelques femmes du monde, jamais en retard, du reste, sur leurs devoirs d'intérieur et de société !

Calculez d'après cela, par comparaison, les minutes perdues par nous, les mortelles indolentes, qui n'avons le temps de rien du matin au soir !

Le jardinier du couvent avait tenu à ce que sa plante favorite, son chef-d'œuvre, figurât parmi ces fleurs de broderie et vint en rehausser l'éclat. C'est dans une grande potiche remplie de verdure courante, une grosse tige épineuse d'où sortent en corymbes de petites fleurs roses, d'une teinte particulière, très voisine du corail.

Cette tige longue enroulée sur elle-même s'intitule couronne d'épines, du nom de l'objet sacré qu'elle représente si bien.

Comme toutes les fêtes de ce genre, cette exposition d'objets pieux s'est ouverte par la bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement. Dans la jolie et blanche église, il nous a été donné d'entendre une allocution très poétique et très suave par le R. P. Supérieur de la communauté. Ce que cette bouche éloquente a dit des heures obscures données par les membres de l'Œuvre à la confection de vêtements pour les pauvres de Jésus-Christ, au raccommodage, au travail humble et grossier, avait un rare cachet de délicatesse et d'élévation.

CHAPELLE DE LA RÉPARATION A LA POINTE AUX TREMBLES

Depuis le mois de Mai, le pieux sanctuaire de la Réparation à la Pointe aux Trembles est ouvert aux pèlerins qui, cette année, comme les années précédentes, s'y pressent déjà en foule pour honorer Jésus-Sauveur et Marie Immaculée. Des pèlerinages organisés ont lieu tous les **Mardis Vendredis et Dimanches** avec Chemin de Croix solennel, procession de la Ste. Vierge, heure publique d'adoration, etc...

Rien d'impressionnant et de salutaire comme les exercices publics du Chemin de la Croix devant ces stations monumentales ou sous la pénombre du Tombeau et de la grotte de l'Agonie ! Comme elles sont éloquentes ces admirables statues du Christ souffrant, agonisant, ou bien inanimé sur les genoux de la Mère des douleurs !... Et comme pour nous reposer l'âme des scènes sanglantes de la Passion, voici sous la ramure fraîche le cortège de l'Immaculée qui répétait à Lourdes, — oh ! combien doucement, — et nous redit encore : *Pénitence et Réparation !...*

De grandes facilités de voyage sont données cette année aux pèlerins par le service des tramways du Bout de l'Île qui, maintenant traversent la ville. Le prix du voyage, de n'importe quel point de la ville jusqu'à la porte de la Chapelle, est invariablement chaque jour de 25 cts. aller et retour.



MADELEINE AU PIED DE LA CROIX